

La sagesse et le sage

Le sage est celui qui a su tirer des fruits de l'expérience, pour bien vivre dans sa famille, pour bien vivre dans ses diverses relations, pour bien vivre dans ses activités y compris culturelles, etc. Homme d'expérience, il est donc aussi celui qui a acquis de l'ingéniosité, de l'habileté. Il est celui qui est considéré comme un bon artisan, comme un bon ouvrier, comme un bon conseiller, comme un bon interprète des événements, comme un bon gouvernant... Il est de ceux qui disent : “Celui qui fait cela fait bien”, car il l'a de lui-même constaté et peut donc l'enseigner aux autres. Le sage peut aussi être la personne qui non seulement sait tirer des fruits de son expérience, mais les a collectés également de chez les autres, jusqu'à pouvoir dire d'après lui ce qui favorise vraiment la vie ou, au contraire, ce qui conduit à la mort. Enfin, même si chacun à son niveau, l'enfant comme le vieillard, se fait son art de vivre, l'ancien ayant eu le temps d'éprouver plus de choses est donc sensé être plus sage qu'un jeune.

Toutefois, la sagesse est de l'ordre de la constatation, or une chose est de savoir que ceci ou cela est bon ou mauvais, autre chose est de savoir l'expliquer. La sagesse n'est donc pas de l'ordre d'un éclairage comme le sont la philosophie ou la prophétie au sens biblique, mais de l'ordre d'un art, celui de vivre bien ou le mieux possible. Tout comme la philosophie, elle peut être une réflexion sur les grandes questions humaines (vie, mort, bien, mal, sens des réalités, amour, relation sociale, relation au divin...), mais dans des réponses qui sont avant tout d'ordre pratique.

De plus, puisque tout homme est capable de sagesse en ce sens qu'il vit des expériences, la sagesse a donc une tendance à l'universalité : « Moïse fut initié à toute la sagesse des Égyptiens et il était puissant en ses paroles et en ses actions » (*Acte des apôtres* 7,22). La sagesse étant un art qui s'apprend par expérience, Jésus, déjà tout rempli de sagesse (*évangile selon Luc* 2,40), tout rempli de la capacité de bien vivre, a grandi en sagesse en même temps qu'en taille (*Lc* 2,52), c'est-à-dire qu'il a grandi dans l'art de bien vivre dans l'espace-temps concret qu'il a connu.

À la lecture des nombreuses paraboles contenues dans les *évangiles*, nous pouvons saisir l'enracinement de Jésus dans une terre particulière et sa sagesse par rapport à cet enracinement. La parabole est un récit symbolique, imagé, qui est comme un miroir qui donne à réfléchir sur le sens d'une réalité généralement existentielle, par des traits de la réalité directement observable, connaissable par tous ; telle la parabole de la brebis volée du prophète Nathan pour faire comprendre au roi David son crime (cf. *second livre de Samuel* 12,1-7). Si inventer des paraboles est un art de raconter, cela nécessite donc aussi un art de l'observation des réalités tant visibles qu'invisibles. Ces paraboles nous rappellent qu'avant même sa “vie publique” où il a annoncé en paroles et en actes l'Évangile, Jésus avait déjà « établi sa tente parmi nous » (cf. *évangile selon Jean* 1,14).

Mais pour les hommes marqués par le péché, ce qu'ils retirent de leur expérience peut être mal considéré et par-là être trompeur. Même si les hommes veulent leur bien, ils ne voient pas toujours où il se situe. De plus, ils peuvent avoir leur cœur orienté sur autre chose que le bien. Être sage ne garantit donc pas l'absence de faux-pas. Même le roi Salomon, figure biblique du sage, a péché. Même les sages d'Israël ont péché : « Comment pouvez-vous dire : “Nous avons la sagesse, car la loi du Seigneur est à notre disposition.” Oui, mais elle devenue une loi fausse sous le burin menteur des juristes. Les sages sont confondus, ils s'effondrent, ils sont capturés. Il méprissent la parole du Seigneur : en quoi donc peuvent-ils se dire experts ? » (*livre de Jérémie* 8,8-9).

En outre, être sage ne permet pas nécessairement de tout comprendre, en particulier si l'on reste enfermé dans sa propre sagesse, dans sa propre vision de la réalité issue de sa propre expérience ou enseignée par de plus anciens : « Le Seigneur dit : “Ce peuple ne s'approche de moi qu'en paroles. Ses lèvres seules me rendent gloire, mais son cœur est loin de moi. La crainte qu'il me témoigne n'est que précepte humain, leçon apprise. C'est pourquoi, je vais continuer à lui prodiguer des prodiges, si bien que la sagesse des sages s'y perdra et que l'intelligence des intelligents se dérobera. » (*livre d'Isaïe* 29,13-14). « En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit : “Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits” » (*évangile selon Matthieu* 11,25).

La sagesse et la Bible

Si la sagesse a quelque chose d'universelle, il n'est nul besoin de la *Bible* pour y accéder. Par contre, la *Bible* annonce la libération du péché et plus encore le libérateur, à savoir Jésus-Christ. Ce n'est pas la *Bible* mais la libération du péché par le Christ qui permet donc d'accéder en toute liberté à une sagesse pleinement ajustée à la vie. L'homme qui accueille la grâce de la libération du péché peut vivre sous le souffle de l'Esprit qui conduit à une sagesse ajustée à ce qu'est l'amour en vérité, ce qui se fait progressivement, par apprentissage.

On peut considérer qu'un préalable à cette sagesse pleinement ajustée à la vie, vécue au souffle de l'Esprit, est la “crainte du Seigneur”, à condition qu'elle soit l'expression de l'amour et non l'expression ou la seule expression d'un précepte humain, d'une leçon apprise. Dans le récit dit de la tentation de Jésus au désert, celui-ci dit à Satan, citant les *Écritures* : « Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu. » (cf. *évangile selon Matthieu* 4,4). Satan utilisa alors lui-même les *Écritures* : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges et ils te porteront sur leurs mains pour t'éviter de heurter du pied quelque pierre. » (cf. *Mt* 4,6). Jésus répondit de nouveau par les *Écritures* : « Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu ». Pour finir, lorsque Satan lui demanda adoration, Jésus dit : « Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : Le Seigneur ton Dieu tu adoreras et c'est à lui seul que tu rendras un culte. » (cf. *Mt* 4,10). Pour celui qui met sa foi en lui, la crainte du Seigneur, le profond respect existentiel envers lui, est donc bien comme un socle, un rocher, pour

une juste sagesse. Et nous voyons aussi, par l'attitude de Satan raconté ci-avant, qu'une reprise de la *Bible* n'est pas nécessairement l'expression d'une juste sagesse.

Or cette *Bible* contient une littérature dite de sagesse, appelée donc "sapientiale". C'est un type de littérature partout présente où est présente la littérature en générale. Cette littérature sapientiale est celle qui fait part de ce que son ou ses auteurs ont crus, que ce soit à raison ou à tort, être de justes pensées généralement issues de l'expérience personnelle ou de celle d'un peuple, quoi qu'il en soit portant sur le vécu de l'homme, sur ce qu'il peut expérimenter dans sa propre vie ; pensées qui sont sensées permettre de cheminer vers le bonheur ou la réussite, ou permettre d'expliquer, au moins pour une part, l'absence de bonheur ou de réussite. Par exemple, voici ce que dit un proverbe égyptien : "Quand vient la querelle, que ta colère reste au fond de ton cœur". Un proverbe babylonien dit : "La femme est l'avenir de l'homme" et un autre : "Qui est capable d'écouter est capable de parler."

Sur ce que contient la *Bible*, on peut considérer qu'il existe deux types de livres de sagesse. Les uns sont sous la forme d'un recueil de sentences, pouvant contenir aussi des méditations sur l'histoire des peuples dont celui d'Israël. Ils sont écrits pour instruire (cf. *livre des Proverbes* 1,1-7). Les autres livres ont aussi pour fonction d'instruire sur telle ou telle sagesse, mais sous la forme d'une histoire. Dans cette seconde catégorie, on peut y classé le *livre de Tobit*.

Plus qu'un roman bien construit, ce *livre de Tobit* est un conte qui contient du merveilleux, avec le personnage de l'ange appelé Raphaël ("Dieu guérit") et son antithèse en un démon appelé Asmodée ("Celui qui fait périr"). Il est fondé sur l'idée d'une rétribution, en ce monde, des bonnes et mauvaises actions (cf. *Tb* 14,10-11), tout arrivant à point nommer : ce qui pour les personnages semblent être des hasards successifs étant présentés comme fonction d'un dessein de Dieu lié à la justice et à la prière de chacun. La sagesse de ce livre concerne l'époque entre l'exil des habitants des royaumes israélites d'Israël puis de Juda et le retour d'exil qui a vu l'avènement du second Temple (cf. *Tb* 1,1-2.10 ; 14,3-5). Et en effet, ce livre enseigne sur l'attitude qu'un Juif exilé devrait avoir, d'après l'auteur (avant le retour d'exil ou à n'importe quel époque d'exil si l'époque mentionnée n'est qu'un prétexte), en ce qui concerne la fidélité au Seigneur, l'aumône, les liens entre Juifs, en particulier pour le respect des morts et surtout concernant le mariage. "Fait cela et tout ira bien pour toi", expose en substance le livre. Cependant la réalité n'est pas si simple. C'est pourquoi la partie suivante de cet exposé questionne le *livre de Job*, autre livre sapiential, sur les thèmes singuliers de la souffrance, de l'épreuve, de la rétribution et du mal.

Si dans le *livre de Tobit*, la famille est sous-entendue comme cellule essentielle et irremplaçable où se transmet l'héritage spirituel du peuple juif, fondée sur un mariage qui respecte les règles en usage, la volonté des futurs mariés et celle des mariés devant s'y conformer, pour Jésus, sans renier la famille (cf. *Mt* 15,4-6 ; *Mc* 5,39-43), la "cellule essentielle" est formée de ceux qui font la volonté du Père qui est aux Cieux (cf. *Mt* 12,46-50), même si cela doit apporter la division dans les familles (cf. *Mt* 10,32-39) ou conduire ailleurs que dans le mariage (cf. *Mt* 19,12). L'Évangile de Jésus-

Christ est une sagesse qui dévoile l'essentiel, ce qui peut faire changer nos points de perspective. En plus du contexte qui fait donc qu'une littérature sapientiale n'est pas forcément intemporel (cf. également la recommandation médicinale dans la *première lettre de Paul à Timothée* 5,23, qui ne serait plus celle de la médecine moderne), cette littérature n'est pas nécessairement exempte du péché. Pour ne citer que quelques exemples, on trouve dans le *Siracide* (livre certes non reconnu comme biblique par tous les chrétiens en particulier les protestants) l'un des versets les plus misogynes : « Mieux vaut la méchanceté d'un homme que la bonté d'une femme : une femme couvre de honte et expose à l'insulte » (*Si* 42,14). On peut aussi opposer diverses sentences avec les paroles de Jésus, tel ne rien donner à l'impie (cf. *Si* 12,5), face à l'invitation à être justes envers tous, ennemis y compris (*Mt* 5,43-48). Toujours comme exemple, on trouve dans le *livre des Proverbes* (livre reconnu comme biblique par tous les chrétiens), un appel à une éducation par le bâton (*Pr* 13,24 ; 23,13-14 ; 29,15-19). En opposition, on peut penser à l'accueil de Jésus envers les enfants qui différerait de celui de ses propres disciples (cf. *Mc* 10,13-16).

Le péché ne marque pas seulement l'existence de l'homme, mais aussi son langage et ce qu'il exprime, ce péché conduisant à des erreurs d'appréciations des réalités dans leur vérité. Le récit dit du péché originel (*Livre de la genèse* au chapitre 3) narre que le péché commença par le mensonge avant de marquer les autres réalités tel que le rapport au désir, au corps, aux activités humaines... De même, Jésus a dit que Satan est homicide, menteur et père du mensonge (*évangile selon Jean* 8,44). Vouloir ne pas s'égarer dans la compréhension et l'expression des réalités invite donc à une profonde sagesse, à l'image de celle du Christ.

L'odyssée de Job

On peut considérer le *livre de Job* sous l'angle d'une pièce de théâtre antique, avec une ouverture et un épilogue en prose encadrant une joute oratoire en vers. Plus encore, le destin de notre héros, « le plus grand de tous les fils de l'Orient » (*Jb* 1,3), est décidé sur une autre scène que celle des hommes, celle du "domaine céleste", lors « des audiences de Dieu » où Job est l'enjeu d'un débat, d'un pari (*Jb* 1,11) entre Dieu et l'Adversaire (*Jb* 1,6-12 ; 2,1-6), à savoir : Job est-il juste et restera-t-il juste quoi qu'il arrive ; enjeu dont Job n'a, à l'inverse du lecteur-auditeur, aucune connaissance. S'il ne s'agit pas d'une odyssée d'aventure, on y découvre une lutte intellectuelle concernant la justice, où plutôt les justices : celle des hommes et celle de Dieu.

Job est un homme intègre et droit qui craint Dieu et s'écarte du mal (*Jb* 1,1.8). Perdant ses biens, ses serviteurs ainsi que ses enfants, Job persiste dans son intégrité (*Jb* 2,3). Puis Job est atteint d'une maladie sur tout son corps (*Jb* 2,7). La femme de Job l'invite alors à maudire Dieu (*Jb* 2,9), mais Job rejette une telle initiative. En tout cela, Job est juste.

Puis arrivent trois de ses amis. Après un temps de silence, Job finit par parler et en appelle à une "décréation" du jour de sa naissance, à le maudire (*Jb* 3,3-10) et à parler de la mort comme d'un bienfait face aux tourments. C'est le début de la joute oratoire en vers, où les points de vue

s'opposent. Pendant que Job exprime sa détresse, questionne le silence de Dieu, ses amis présentent ce qui lui arrive comme une épreuve (*Jb* 4,2) ou une réprimande du Seigneur (*Jb* 5,17) qui devrait passer si Job s'appuie sur Dieu (*Jb* 8,20-22 ; 11,13-20). Alors que Job dit que le méchant n'est pas forcément rétribué de sa méchanceté en ce monde (*Jb* 12,6 et ch. 21) et que lui qui souffre fut à l'inverse juste (*Jb* 16,17) ou alors qu'il n'a pas connaissance de son péché (*Jb* 9,21) et que de doute manière « Comment l'homme sera-t-il juste contre Dieu ? » (*Jb* 9,2) ; ses amis maintiennent l'idée de la rétribution du méchant en ce monde qui aurait lieu un jour ou l'autre (*Jb* 15,17-35). Les amis finissent même par accuser Job de méchanceté, ce qui justifierait à leurs yeux ce qui lui arrive, et l'invitent par conséquent à se convertir (*Jb* ch. 22). Mais Job continue de défendre son propos. Même s'il ne récuse pas toute idée de rétribution, y compris pour lui-même (*Jb* 19,25-27), il veut se défendre contre Dieu (*Jb* 13,3), entre autre par rapport à la belle vie que vivent des méchants et à la vie difficile que vivent des justes (*Jb* 24,19-25). L'un des amis énonce alors que de toute manière, aucun homme n'est juste devant Dieu (*Jb* ch. 25), qu'il n'existe en cela aucun juste. Mais Job défend la justice qu'il a réalisée. C'est alors qu'apparaît un nouveau personnage, Élihou, plus jeune que les autres et donc sensé être moins sage. Il reproche à Job, non pas de défendre son innocence, sa justice, mais de l'opposer à celle de Dieu (*Jb* 33,8-13). Il expose que si Dieu fait droit au juste et condamne le méchant, il éprouve aussi le juste (*Jb* 33,14-18) et laisse la possibilité au pécheur de se convertir (*Jb* 34,31-33).

Enfin les deux scènes se rencontrent (la scène des hommes et la scène céleste), car en effet, Dieu, au sein d'un ouragan, intervient lui-même dans l'échange (*Jb* 38,1). Le Dieu du *livre de Job* ne dit rien concernant le mal ni concernant l'enjeu dont Job était le centre. Il présente uniquement sa grandeur, sa puissance et, devant celle-ci, Job se trouve réduit au silence. Job fait alors acte de repentance et le Dieu du *livre de Job* le rétribue : Job retrouve enfants et biens en abondance. Ce livre présente deux "créatures" (*Jb* 40,15-41,26) et peut importe qu'elles soient naturelles ou mythiques : le Bestial (ayant les traits d'un hippopotame) et le Tortueux ou "Léviathan" (ayant les traits d'un crocodile), comme pour dire "les choses sont ainsi faites par le Seigneur" en vis-à-vis du questionnement de Job.

Un livre juste ?

Tout d'abord, on peut affirmer avec le personnage Élihou que Job ne fut plus un homme juste dans son discours, en cela qu'il s'est mis dans une impasse : En mettant face à face la justice humaine et la justice divine, il ne pouvait se justifier lui-même sans déclarer en même temps que Dieu lui déniait justice. L'Adversaire avait dit à Dieu : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? » (*Jb* 1,9). Et bien non, Job n'a pas craint Dieu pour rien. Il l'a craint pour être reconnu juste ! Il a placé la justice de l'homme sur le même plan que celle de Dieu. Or, en plaçant ainsi la justice de l'homme à hauteur de celle de Dieu, la justice de l'homme prend le caractère d'un absolu qui peut alors dénoncer la faillite apparente de la justice de Dieu et mettre celui-ci en demeure de se justifier. C'est

une leçon que nous pouvons tirer de ce livre. Car si l'on peut accuser Dieu, c'est par la conscience morale, par le discernement qui permet de faire la distinction entre le bien et le mal, conscience morale et capacité de discernement qui sont issus de l'acte créateur de Dieu.

Toutefois, ce livre manque, comme Job, à la justice. En effet, serait-ce donc par une sorte d'orgueil que tous les souffrants de ce monde ne sont pas délivrés de leur souffrance en ce monde ? Même si le but de ce livre ne serait pas d'expliquer l'énigme de la souffrance injuste, ni de résoudre le problème du mal, on peut considérer qu'il est porté par une prétention à remplir le cri du souffrant par le discours humain. Et le cri d'imploration du Christ sur la croix – « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (cf. *évangile selon Marc* 15,34) – vaut mieux que la présentation d'un hippopotame et d'un crocodile, fussent-ils mythiques ! Car même s'il manque d'une pleine justesse, le cri de colère contre Dieu (cf. les *psaumes*) vaut mieux que de faire violence aux autres ou que de se faire violence. La foi, face au mal, ce peut être de s'exprimer ainsi envers Dieu, lorsque la souffrance déborde tout discours, justement parce que l'on a foi en lui comme Dieu de justice et d'amour, même si les événements et les sentiments nous dépassent, nous submergent, même si le mal nous écrase ou nous broie.

De plus, il ne faut pas confondre le malheur avec l'épreuve purificatrice. Ce serait oublier que dans le récit dit du sacrifice d'Isaac par Abraham (*Livre de la genèse* ch. 22), Isaac n'y fut pas sacrifié, ce qui fait que l'on pourrait appelé ce récit l'épreuve d'Abraham ou le non-sacrifice d'Isaac. L'épreuve purificatrice peut certes faire vivre une certaine souffrance car elle peut nécessiter de quitter certaines choses (le travail du deuil n'est pas un mal, au contraire), ou bien elle peut susciter un regret dû aux conséquences des comportements antérieurs. Cela car elle constitue une invitation à se convertir, à se laisser affiner dans sa manière d'être et dans sa manière de voir. Elle est donc un bien. Or le mal est le mal, il n'est pas un chemin vers le bien. C'est uniquement le bien qui permet, y compris à travers un malheur, de tirer ou d'apporter du bien. Tout comme il ne faut pas confondre le malheur (telle la mort de ses enfants pour reprendre le *livre de Job*) avec l'épreuve purificatrice, il ne faut pas confondre le mal avec notre capacité à tirer expérience, même d'une situation mauvaise. On ne tire pas du bien d'un mal, mais on tire du bien de notre capacité à tendre vers le bien (que l'on vive une situation bonne ou mauvaise), ainsi que de la grâce de Dieu qui est une aide en cela.

Concernant l'idée de la rétribution, le *livre de Job* ne la dépasse aucunement. Mise-à-part l'absence de polythéisme, ce livre ne dépasse donc pas la croyance antique du destin de l'homme où Dieu serait responsable de tout événement indépendant de la volonté humaine de la personne concernée (*Jb* 1,21 ; 2,10). Si au problème du mal, on peut répondre en parlant d'une rétribution en ce monde, d'une destinée liée à la justice personnelle (punition ou récompense selon les cas), elle ne tient pas en ce monde, face aux malheurs des humbles et à la prospérité des méchants. Jésus, quant à lui, récuse l'association automatiquement directe entre justice et malheur (cf. *évangile selon Luc* 13,1-5 ; *évangile selon Jean* 9,1-3 ; cf. aussi dans l'*Ancien Testament* au *Premier livre des rois* 14,1-13 et au *Second livre des rois* 22,18-20 ; 23,29).

Pour pallier ce que l'on peut considérer comme étant l'injustice du mal en ce monde (qui est bien souvent due à l'injustice du fait de l'homme), on peut alors croire en une rétribution dans l'au-delà. Mais on peut considérer que Jésus invite à dépasser l'idée même de rétribution, pour croire en celle de la miséricorde, c'est-à-dire dans le don qui est au service de la vie pour la vie et donc également contre le mal (cf. par exemple *évangile selon Matthieu* 5,43-48 ; 18,23-35 ; 20,1-16 ; 21,28-32 ; *évangile selon Luc* 10,30-37 ; 15,11-32). Cela récuse toute théologie de la prospérité – tout fidèle à Dieu serait récompensé un jour ou l'autre par des biens ici-bas ce qui justifierait un état de richesse – ou à l'inverse toute théologie de la pauvreté – toute misère vécue ici-bas serait compensée dans l'au-delà ce qui justifierait un état de pauvreté. Or avec la miséricorde, la justice n'y est en quelque sorte pas un état, mais un mouvement. En ce monde où sont présents ces deux mystères antinomiques que sont le mal et l'amour, mystères en ce sens qu'ils dépassent l'ordre du discours humain, il s'agit de vouloir être ajusté au mouvement du don que Dieu fait de lui-même. Seul l'amour permet de concilier la justice de l'homme et la justice de Dieu, permet d'être ajusté à Dieu qui seul peut assumer entièrement la connaissance du bien et du mal, et seul "l'excès" d'amour peut répondre à "l'excès" de mal.

Enfin, là où le *livre de Job* s'égaré le plus en terme de justesse, c'est lorsqu'il présente un Dieu qui certes qui y fixe des limites, mais qui donne des prérogatives à l'Adversaire (*Jb* 1,12 ; 2,6). Or, dans une autre scène, celle de Jésus au désert (*évangile selon Matthieu* 4,1-11), celui-ci ne concède rien à Satan, ce dernier se montrant alors tel qu'il est : le mal et rien d'autre que le mal. Cet épisode des *évangiles* montre une séparation claire et nette entre bien et mal, entre Dieu et Satan. Et face au mal, la réponse de Jésus est agissante, ferme et miséricordieuse, donc sans manquer à la justice dans toutes ses dimensions.

La sagesse et nous

C'est entre autre par de nombreuses paraboles que le Christ a explicité la miséricorde. La place des paraboles dans les discours de Jésus montre qu'il faut prendre le temps d'être au fait des réalités visibles et invisibles, afin de saisir leur vérité au-delà des seules apparences. Cela nous montre qu'il faut prendre le temps et les moyens d'habiter notre langue et notre ou nos cultures. On peut voir ces paraboles comme une invitation à "établir véritablement notre tente" parmi nos frères et sœurs en humanité, tout en suivant le Christ pour prendre de la hauteur, pour s'imprégner de son regard, de sa sagesse. Et face au mal et avec les souffrants, puissions-nous faire preuve de présence, de courage, de prudence tout comme d'audace.

La sagesse, de même que la loi en son fondement, oppose deux voies (cf. *Deutéronome* 30,19) : celle qui conduit à la vie et celle qui conduit à la mort. Or, à cause du péché, l'homme n'arrive pas à se fixer totalement dans la voie du bien, même quand il écrit des proverbes ou des histoires édifiantes qu'il voudrait d'une juste sagesse. Mais le Christ nous a promis l'Esprit de vérité qui conduit à la vérité toute entière (*évangile selon Jean* 16,12-15). Nous sommes donc appelés à nous

laisser guider par cet Esprit en tout ce que nous pouvons expérimenté durant notre existence. Et face à la littérature sapientiale, qu'elle soit biblique ou non, nous pouvons être comme un scribe qui, instruit de ce qui regarde le royaume des Cieux, est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes, ne prenant dans les unes et dans les autres que ce qui est bon (cf. *évangile selon Matthieu* 13,52).

Puisse l'Esprit Saint nous aider à discerner ce qui vaut d'être dit ou écrit ; à savoir être des porte-parole de ceux que l'on fait taire ou de ceux dont la souffrance entrave leur parole ; à avoir même ces saintes colères qui font du bien. Qu'il nous aide à être des artisans de la recherche de la vérité ; à considérer humblement nos compréhensions de la réalité comme étant, au regard de la vérité dans sa plénitude, des frôlements, des ébauches ; à être à l'écoute mais sans nous laisser emporter par l'air du temps, le conformisme, les modes et le toc, mais sans non plus reporter à demain les justes réformes ; à être libres, de cette liberté qui est la condition de toute vérité intellectuelle et existentielle ; à nous émouvoir devant l'actualité, cette vibration de l'humanité ; à avoir la tendresse, la chaleur et tout ce qui fait aimer notre prochain sans oublier de nous aimer nous-mêmes. Et enfin, si cet exposé manque à une juste sagesse, puissiez-vous le découvrir à l'écoute de l'Esprit et en vous servant de votre entendement.

Ce document est issu du site <http://www.denis-gaultier.com/>